



# PRIX DE L'UNIVERSITÉ DES FEMMES

Chaque année, l'Université des Femmes décerne un prix financé par la Direction de l'Égalité des chances de la Fédération Wallonie-Bruxelles à des mémoires ou travaux de fin d'études supérieures (universitaires ou non universitaires) présentant un intérêt particulier pour les recherches féministes. Nous vous présentons les mémoires primés pour l'année 2016.

## CATÉGORIE « MASTERS » PREMIER PRIX

### SONGES DE SORCIÈRES. FÉMINISMES — UTOPIES — SPATIALITÉS

Léone DREW DRAPEAUD  
Faculté d'Architecture de La Cambre-Horta

« La vision utopique se préoccupant de créer de relations de pouvoir qui sont justes et des relations humaines riches, son architecture (à l'image de toute architecture) ne peut être comprise qu'en termes de pouvoir et de relations »<sup>1</sup>.

Le mémoire de fin d'études en Architecture « Songes de Sorcières » a pour objectif de déceler des liens entre le féminisme et l'architecture à travers l'étude des espaces décrits dans un corpus de fictions utopiques féministes. Le corpus comprend une douzaine de fictions de différentes périodes représentatives du XX<sup>e</sup> siècle, sous forme de romans, manifeste, film, bande dessinée et série. Ursula Le Guin, Marge Piercy, Starhawk, Monique Wittig, Margaret Atwood ou encore Lucile Hadžihalilović ont imaginé des utopies ou des dystopies féministes comme des exercices de style afin d'explorer de grandes revendications ou interrogations liées à la condition des femmes, au genre et à la sexualité. Les utopies féministes de la fiction permettent de postuler un ordre social idéal et égalitaire,

afin d'y identifier de réelles propositions spatiales et architecturales qui répondent à cet ordre social. Les manières dont les utopies sont mises en espace permettent de réfléchir à ce que peut être une conception de l'espace féministe. Ce mémoire identifie donc cinq grandes thématiques de la revendication féministe – la révolte, la conception, l'éducation, l'autonomie et la déviance – et en observe les mises en forme spatiales dans les utopies.

La révolte témoignant des liens entre la société utopique et l'ordre social existant, les mises en espace de l'utopie reflètent ces liens, en particulier du point de vue urbanistique. Les utopies peuvent ou bien se superposer à un milieu existant, ou bien s'en détacher pour se constituer de toutes pièces dans des lieux vierges. Certaines communautés utopiques américaines de la fin du XIX<sup>e</sup> servent d'exemplification à la création d'un lieu nouveau malgré leur dessin répondant aux canons de l'époque (rigueur, composition centrée, symétrie). Dans les années soixante, la composition des nouveaux espaces urbains devient plus organique, la ville fonctionne comme un organisme vivant et se compose de manière incrémentale. En revanche, la stratification d'un nouvel ordre social requiert la superposition de nouvelles valeurs à l'espace existant. Ainsi, certains bâtiments, les espaces urbains ou les voies de circulation peuvent être réappropriés et leurs fonctions renversées. La révolte peut toutefois aussi consister en une appropriation d'un espace symbolique, comme le langage ou le temps.

La mise en question de la méthode de conception des enfants permet aux utopies féministes d'explorer en quoi cette condition biologique

est en lien avec l'assujettissement sociétal des femmes. Depuis la parthénogenèse (ou reproduction asexuée) permettant d'imaginer un monde sans hommes, jusqu'à l'ectogenèse (ou utérus artificiel), cette partie s'intéresse à la libération des femmes inhérente à leur libération de la conception. Ces prises de position sont en particulier reflétées dans la gestion territoriale de ces utopies et la remise en lien de la nature et de la culture ou de l'urbain et du rural. Dans certains cas, les villes disparaissent complètement, laissant place à un territoire parsemé de villages interdépendants. Dans d'autres cas, la ville devient à la fois le lieu de vie et de production agricole, et le reste du territoire est laissé à l'état sauvage. La libération de la conception impose de réfléchir au rapport, toujours ambivalent, à la technologie, qui représente à la fois un danger d'aliénation et un potentiel d'émancipation.

Puisque les femmes sont libérées de l'enfance, elles sont aussi détachées du soin à l'enfance. Ainsi, les lieux propres à l'éducation tout comme les méthodes d'enseignement s'en trouvent renversées. L'éducation accentue l'apprentissage par l'expérimentation, l'identification personnelle des aspirations et l'acquisition d'une autonomie individuelle. L'école de la société disciplinaire foucauldienne est démantelée pour devenir moins rigide et moins axée sur la surveillance et la punition, et devenir plus en lien avec le milieu naturel, sociétal et humain. Les écoles sont libres, ouvertes, et ne sont pas réservées exclusivement aux enfants. La salle de classe a disparu au profit de lieux d'apprentissage tantôt spécialisés (l'atelier, le laboratoire, l'observatoire), tantôt permettant de croiser les savoirs par le jeu et l'exploration. L'apprentissage peut aussi s'effectuer en dehors de l'école, en accompagnant les adultes

dans leurs tâches quotidiennes, ou auprès de mentors. Les enfants ne sont d'ailleurs pas exemptés de travail, qui est perçu à la fois comme un apprentissage et un plaisir. Les rituels de passage à l'âge adulte tout comme les espaces dédiés aux enfants témoignent d'une grande importance accordée à l'autonomisation et l'autodétermination de l'individu. L'enfant doit en effet apprendre très tôt à se débrouiller seul et s'approprier sa propre identité. Dans de nombreux cas, l'enfant devenu adulte choisit son propre prénom.

L'autonomie devient l'une des valeurs centrales des sociétés utopiques : la cellule familiale nucléaire est remise en question et, ainsi, les modes d'habitat. Alors que différents niveaux de communautarisation sont envisagés dans les utopies, la typologie de logement récurrente semble être le logement individuel. Sous forme de cellule minimale, de grande collocation, d'hôtel pourvu de services ou de cabane individuelle, chacun dispose au minimum d'un espace à soi, et trouve un ensemble de services communs à l'extérieur de son logement, brouillant ainsi la frontière entre public et privé par une échelle intermédiaire exacerbée.

Enfin, en dépit de leur égalité réelle et manifeste, de leur richesse matérielle, humaine et sociale, ces sociétés utopiques ont aussi leurs parias. Toutefois, la déviance se définit selon des critères différents et les motifs ou mécanismes de l'exclusion ne s'expliquent pas de la même manière. En effet, on trouve au ban de ces sociétés (au sens propre comme au sens figuré) ceux qu'elle rejette : dissidents, résistants, mais aussi parfois malades et handicapés. Ils forment des communautés qui peuvent ou bien être en conflit avec l'ordre utopique, représentant alors un danger, ou bien être culturellement dominées et écrasées, témoignant alors des faiblesses et des limites de l'ordre utopique. En revanche, la folie est perçue comme une forme de créativité, et les asiles de ces sociétés utopiques sont des refuges et non des prisons. L'infamie peut aussi être réappropriée pour devenir un vecteur de pouvoir et de force détournée, comme dans le cas de la sorcellerie, avec ses espaces symboliques porteurs de valeurs, comme le centre du pentagramme tracé au sol.

Pour conclure, cette recherche a pour ambition de permettre à l'architecte de déceler des outils afin d'identifier des caractéristiques spatiales – qu'elles soient programmatiques, typologiques ou morphologiques – qui peuvent révéler ou faire preuve d'une approche féministe. Ce mémoire a donc mis

en exergue trois approches de l'espace et de sa conception qui semblent communes à l'ensemble du corpus utopique. Premièrement, la primauté du processus sur l'objet ; deuxièmement la mise en relation plutôt que la hiérarchisation ; et troisièmement, la réappropriation de l'existant. De manière plus large, ce mémoire tente de réévaluer la manière dont le genre se transcrit dans l'espace. En dépit de l'apparente déconnexion entre les utopies et la réalité, ces spatialisations permettent de mettre en exergue les relations entre genre, espace et pouvoir afin de les questionner. ■

- 
- 1 «As utopian vision is concerned with the creation of power relations that are just and rich bond relations, so its architecture (as indeed any architecture) can only be understood in terms of power and bonds.» in Thomas A. Markus, "Is There a Built Form for Non-Patriarchal Utopias?" in Zorach, Rebecca, Amy Bingaman, and Lise Sanders. *Embodied Utopias: Gender, Social Change and the Modern Metropolis*. Routledge, 2003.
-